



3 LE SCANDALE DE LA PLANTE VERTE

- Procès verbal du 11 octobre 1931

- (Bulletin de la Société Centrale d'Horticulture de Nancy)

- Réponse

- (Lucie Delarue-Mardrus)

LE SCANDALE DE LA PLANTE VERTE

Nelly Sanchez

« On peut rire de tout mais pas avec n'importe qui », cet adage formulé par Pierre Desproges aurait très bien pu l'être par Lucie Delarue-Mardrus... Celle-ci l'apprit à ses dépens quand elle vit les vives et durables réactions que provoqua son article, « La Plante verte », paru dans un journal local de Nancy que nous n'avons pu identifier.

Dans son numéro de juillet-octobre 1931, Le Bulletin de la Société centrale d'horticulture de Nancy retranscrivait comme il est de coutume, le procès-verbal de la séance du 11 octobre 1931. Dans la rubrique « Communications », le président M. G. Boulay remerciait le vice-président, M. Charles Grandjean, pour sa conférence sur les Superstitions botaniques et cultes voués aux plantes et le pria surtout de répondre « aux sarcasmes que Mme Delarue-Mardrus (avait) décochés aux plantes vertes d'appartement ». M. Charles Grandjean s'exécuta donc et Le Bulletin de la Société centrale d'horticulture de Nancy publia son long réquisitoire, daté du 13 décembre 1932 :

MONSIEUR LE PRÉSIDENT,
MESDAMES,
MESSIEURS,

La « Plante Verte », est le titre d'un article sarcastique, raillant d'une manière piquante et satirique, ceux qui se sont fait une conception spéciale du décor de l'appartement par la « plante verte ».

Cet article, publié dans un journal local sous la signature de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, ne pouvait que retenir l'attention d'un groupement comme le nôtre. Déjà commenté par notre président, au cours d'une de nos précédentes séances, avec toute la finesse qui caractérise son talent d'orateur, il m'a prié de répondre à cette « nouvelle ».

C'est une mission bien délicate qu'il m'a confiée, et je n'étais précisément pas indiqué, pour entrer en compétition avec un écrivain de la valeur de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus. Je commence donc par m'excuser de devenir son contradicteur et son critique.

Je m'adresse, et je fais juger les membres de notre Société, parmi lesquels nous trouverons toutes les opinions pouvant se rapporter à un pareil sujet, en commençant par vous donner lecture de l'article de M^{me} Lucie Delarue-Mardrus :

« A une époque comme la nôtre, férue de recherches documentaires, il serait peut-être intéressant d'étudier les origines de cette histoire bizarre : « La plante verte dans le salon des dames de la province.

« Quand je dis la province, je parle également de certains immeubles de Paris, car Paris étant un grand bazar où l'on

« Elle possède cette vertu quasiment magique de transformer la pièce dans laquelle on l'a mise, fût-ce le plus ravissant ensemble, en un lieu où les yeux n'ont envie de se poser sur rien. Car la plante verte appelle, comporte, exige, pour rester elle-même un ameublement où les cadres de peluches, les carpettes bon marché, les fauteuils camelote et les photographies de famille abondent.

trouve de tout, Paris vu sous un certain angle, est un aggloméré (j'allais dire un comprimé) de petites villes.

« Donc, à Paris aussi, et à l'étranger aussi, le curieux qui serait aiguillé sur la plante verte la découvrirait dans maint endroit, serrée entre la fenêtre et le piano, dans son pot généralement drapé d'une étoffe, sur un piédestal de bois souvent contourné.

« Qu'il s'agisse d'un palmier ou de quelque autre végétal dont presque personne ne sait le nom, la plante verte, venue assurément de régions exotiques, est dotée d'une sorte d'immortalité lui permettant de rester immuable, quelle que soit la saison, et de durer à travers plusieurs générations exactement comme si la nature l'avait faite en zinc. Ni l'exiguïté du pot remplaçant les déserts natifs, ni l'atmosphère inadéquate des pays tempérés, ni la lente poussière chaque jour tombée sur son feuillage, ni le plumeau de la bonne, plus impétueux parfois que la tornade, empêchent la plante verte de s'épanouir, encombrante, inutile et mélancolique, dans le salon pour lequel, de toute évidence, elle est née.

« La plante verte, pour résumer en un mot son rôle, est le brevet même de la banalité. Vous la découvrirez inmanquablement dans les petits hôtels de troisième ordre, annonçant le poisson douteux, le contrefilet en caoutchouc et la margarine; vous la rencontrerez partout où le jour manque, où règne ce mot d'ordre plus fort que n'importe quelle loi: « être comme les autres ». Elle semble faire partie intégrante des bases mêmes de la vie: contrats de mariage, traditions, respectabilité, convenances.

« La plante verte, c'est le blason de la petite bourgeoisie internationale, elle représente ses vertus, ses tares et ses manies. Tic collectif, on ne peut pas se passer d'elle. Et pourtant...

« Et pourtant, si l'on y réfléchit deux secondes, on s'aperçoit que personne, au fond, ne l'aime, que son triste feuillage est l'emblème de l'ennui, qu'elle occupe une place précieuse entre les

Certains gens affectent de dédaigner, par principe, les agréments de la vie les plus sûrs. Cette vie est pourtant assez encombrée de préoccupations, pour que nous éprouvions d'autant plus de plaisir à nous reposer sur une réalité sereine. L'écrivain dédaigne un menu bien de ce monde.

Au temps déjà lointain où le Parisien était une sorte de provincial raffiné, on constatait que celui-ci, quelle que soit son origine, goûtait comme ce dernier, un désir sincère et sans mélange, de s'intéresser à l'ornementation végétale de son intérieur.

Il paraît que ces fastes sans opulence sont démodés aujourd'hui, détrônés par un snobisme et par de faciles moqueries, dont M^{me} Lucie Delarue-Mardrus s'est faite l'écho.

Pourquoi a-t-elle le grand tort de forcer son talent de romancière, en décrivant volontiers des goûts qui contribuent à faire connaître le monde tel qu'il n'est pas, par une littérature de curiosité et de critique, pour le grand nombre d'inconnus qui ne partagent pas sa façon de voir.

M^{me} Lucie Delarue-Mardrus n'avait nulle nécessité de s'attarder sur un pittoresque qu'il n'est pas besoin de combattre: ni d'abolir par une description déformée des mœurs d'aujourd'hui, une coutume qui n'est pas près de disparaître.

Je sais que M^{me} Lucie Delarue-Mardrus est la plus sportive des femmes de lettres. Elle a parcouru des milliers de kilomè-

La peinture des mœurs est surtout vive lorsqu'un peu de satire s'en mêle, mais je ne suis pas sûr que M^{me} Lucie Delarue-Mardrus dirige bien ses satires. Elle doit être, tout simplement une humoriste, et faire partie du nombre des chroniqueurs, qui de tout temps se sont amusés à déblatérer contre d'authentiques chefs-d'œuvre, et la plante verte est un chef-d'œuvre de la nature. Une hostilité n'est pas une explication, pas plus qu'une raison, et notre auteur ne saurait prétendre faire partager son opinion, ni imposer sa croyance.

Il est à considérer que cette liberté d'opinion, peut, si elle n'est pas aiguillée vers la droite raison et la bonne foi, provoquer dans des esprits non avertis, le malaise et la méfiance, et finalement enlever la faculté de discerner le vrai du faux. Mais remarquons qu'il arrive bien souvent qu'on invoque à tort le bon sens, et qu'on le confonde avec les illusions nées de la prévention, ce qui est le signe de l'erreur.

manqué de goût que de mesure, en nous classant parmi maints retardataires, ou soi-disant tels, qui refusent de suivre le train de mode actuel qui consiste à remplacer les créations de la nature par des fleurs en papier ou en coquillages.

Heureusement en France, la grâce ne se proscrit point, l'instinct du beau l'emportera toujours sur la fausse raison et un snobisme déplacé.

Tout en appréciant la drôlerie de la peinture de la vie de cette pauvre « plante verte », décrite par M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, qui loin de s'épanouir, meurt minée par les affres de la faim et surtout de la soif, asphyxiée par les poussières accumulées, martyr succombant sous les coups du plumeau de la bonne, je suis d'un avis totalement opposé au sien.

Et puis quelle ironie pour ces « Dames de Province », qui ont le mauvais esprit de posséder une « plante verte » dans leur salon. Quel dédain pour ces bourgeoises sans distinction, sans noblesse, sans art, étrangères à la connaissance du beau, qui n'ont que des goûts communs et grossiers!

quatre murs dont elle constitue le centre de l'ornement, que les soins qu'elle exige empoisonnent la maîtresse de maison à l'égal des serviteurs, que nul, après tout, ne l'a jamais regardée, jamais appréciée, puisqu'elle n'a ni beauté, ni parfum, et que sa principale fonction en ce monde est de chatouiller désagréablement le cou de celui qui s'assied trop près d'elle, de trembler dangereusement quand on marche ou joue du piano, d'accumuler des miasmes, de prendre la place d'un objet plus utile.

« Certes!

« Mais je vois bien que toutes ces constatations n'y changeront rien. Créée par Dieu, pour croître au pays des chameaux, la plante verte continuera, pendant des siècles encore, à s'étioler dans les salons des petites villes d'Europe, pour le plaisir morose et l'ennui satisfait des générations.

« Lucie DELARUE-MARDRUS. »

tres, à cheval ou à dos de chameau, en accompagnant durant deux années, son mari en Tunisie et en Afrique Centrale.

Elle a une véritable tendresse pour celui que Buffon appelait « la plus noble conquête de l'homme »; quant au chameau, elle ne l'aime pas. « Il ne fait pas partie de vous-même, dit-elle, on ne s'attache pas à lui. » Est-ce pour cette raison qu'elle associe l'antipathie qu'elle a pour cet animal, à celle qu'elle croit avoir pour la plante qui a le même berceau que celui-ci.

Je sais également que M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, écrivain de talent, est aussi un peintre de mérite, un sculpteur adroit, une fine musicienne. Les Fées, à sa naissance, lui accordèrent tous les dons, sauf celui d'aimer la « plante verte ».

Les exigences de la littérature journalistique, les ardeurs de la parole publique, excusent, au moins en partie, certaines formules exagérées, les allusions piquantes, la verve humoristique du propos. Il est cependant des limites qu'il est imprudent de dépasser.

Si le scepticisme passe pour une élégance, la vérité est toujours belle en soi, et fait toute seule son œuvre de persuasion.

On a pu craindre, après guerre, à lire certains écrits, à regarder certaines peintures, à entendre certaine musique, un retour à une certaine barbarie. Nous ne pouvons excuser l'auteur d'avoir cédé aux lois de l'art nouveau, et de nous présenter un amalgame truqué. Sa féroce manie désagrège ce que nous admirons si justement. Sa faute serait d'avoir encore plus

Si je crois bien comprendre ce qu'écrivit M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, la bourgeoise de province n'a pas le sens artiste; elle ne l'a pas, du moins, autant qu'elle. En revanche, M^{me} Lucie Delarue-Mardrus ne partage pas sur la « plante verte », le goût bourgeois; ou ce bourgeois a ce goût que n'a pas M^{me} Lucie Delarue-Mardrus, et c'est pourquoi cette dernière le dédaigne.

Quelle erreur! Le citadin aimant la nature, n'oublie pas volontiers quelle place importante le monde végétal tient dans son existence. Il en sacrifiera volontiers une partie infime pour la consacrer aux soins à donner aux plantes.

Certes, il est impossible d'essayer, même dans un salon qui n'est pas de province, de reproduire la féerie des jardins de l'Afrique, la douceur de leurs ombrages. Mais il est un de leurs enchantements que nous pouvons reproduire chez nous, en les important dans notre pays.

En notre siècle ingrat, la « plante verte » doit échapper à toutes les déchéances. Rendons-lui un culte discret, mais fidèle.

Honnête don de la nature, la « plante verte » n'attend que naturel et simplicité de qui l'aime. Le soin des plantes est joie. On y trouve une louable aspiration vers la beauté.

Si la plante concourt avec mille riens à l'ornementation des salons, dont elle complète de façon heureuse l'ameublement déjà luxueux, nous la voyons aussi chez les humbles. Chez ceux-là,

A travers ses feuilles séchées, quelquefois poussiéreuses, il arrive à l'occasion de retrouver l'image de la maison, du salon, de ceux qui l'ont habité, disparus, mais non oubliés.

Nous allons, peut-être, nous faire traiter de visionnaire? Mais à quoi donc servirait l'idéalisme, si ce n'est à consoler ceux qui le pratiquent, des mépris et des critiques de ceux qui n'y croient pas.

Il y a, entre la nature et nous, une espèce de familiarité. Derrière elle, nous cherchons une puissance invisible et surnaturelle qui s'intéresse à notre sort, et nous empêche de nous sentir délaissés. Faut-il donc la proscrire comme une superstition de la sensibilité et de l'imagination?

Les plantes ont leurs fées! N'ai-je pas, au cours de précédentes causeries, narré les bienfaits et les méfaits attribués à certains végétaux symboliques.

La décevante réalité est, que par une singulière manie, qui est une des caractéristiques de l'étrange époque où nous vivons, nous ne mêlons pas assez, comme nous le pourrions, comme nous le devrions, les plantes et les fleurs à notre vie courante, cela du haut en bas de l'échelle sociale, et surtout dans le cadre de la maison.

elle donne l'illusion d'un certain bien-être, et jette une note de lumière dans des intérieurs qui ne connaissent pas toujours la gaieté. C'est peut-être pour cela, que là, plus que partout ailleurs, elle reçoit des soins constants, et est l'objet d'un attachement presque filial.

Cherchons donc par tous les moyens possibles de mêler les plantes et les fleurs à la vie de toutes les classes de la société, de faire d'elles autre chose que le décor éphémère d'indifférents qui n'en comprennent pas le vrai charme.

Un jardin fleuri, un salon avec sa « plante verte » sont inspirateurs d'une saine philosophie. Ces modestes jouissances suppléent, au moins dans une certaine mesure, à nombre de plaisirs dont notre temps nous prive.

La plante joue donc un rôle dans les harmonies naturelles, et on a pu en dire que « c'est un rayon de soleil condensé ». Même perdue parmi les cadres de peluches, les fauteuils camelote et les photographies de famille, elle ne représentera jamais le brevet même de la banalité. Disposée avec goût, entretenue avec soins, elle suffit dans certains cas pour entretenir un présent de poésie, ou rappeler un passé de traditions.

Elles ont avec nous une âme fraternelle, et nous retrouvons au fond de nous-mêmes, en les contemplant, le germe des sentiments qu'elles traduisent avec une émotion si touchante.

Il ne faut donc point abolir cette mentalité quelque peu primitive. Il faut, au contraire, veiller sur elle, et ne jamais cesser de l'aiguiser et de l'affiner.

C'est le but poursuivi par notre belle Société et par ses membres.

Aimons donc la « plante verte », qu'elle trouve sa place dans tous les salons de province ou d'ailleurs. Elle entretiendra, et peut-être participera à développer chez beaucoup, la poésie, l'amour de la nature, bref tout ce qui aide à faire la beauté de la vie humaine.

Le 13 décembre 1932.

Ch. GRANDJEAN.

Réponse de Lucie

Lucie Delarue-Mardrus eut l'élégance d'adresser une lettre d'excuse à la Société, par l'intermédiaire de Philippe Rivoire, le secrétaire général de la Société française des Chrysanthémistes, à Lyon. La Société ne manqua pas de l'insérer dans son intégralité dans son Bulletin de novembre-décembre 1933.

Monsieur,

Je regrette, en effet, d'avoir écrit cet article, puisqu'il peut faire du tort aux horticulteurs et qu'il a fait de la peine à ceux qui l'ont lu. Ce n'est pas moi qui conseillerai jamais de remplacer la nature par de l'artifice. La nature, je l'aime de toute mon âme. Je pense que tous mes écrits peuvent en faire foi. Ce que j'ai voulu justement reprocher à la plante verte, c'est son air de n'être pas vrai. Mais j'ai toujours admiré les logis où quelques bouquets de fleurs mettaient une âme, ne fût-ce que par deux roses ou une botte de violettes, et, si vous veniez chez moi, vous verriez que les fleurs y règnent toujours.

Par ailleurs, j'ai un faible pour l'horticulture et les horticulteurs. J'ai souvent dit que c'était le métier le plus poétique du monde. Quant à la province dont je suis, vous l'avez deviné (je suis née à Honfleur, Calvados), je lui reste fidèle éperdument puisque je passe la moitié de l'année dans ma ville natale. Je retire volontiers, donc, ce qu'il y a pour vous de blessant dans mon article. Mais je n'irai pas jusqu'à mettre un palmier dans mon cabinet de travail.

Vous pouvez publier ma lettre si vous le jugez à propos.
Sympathiquement.

LUCIE DELARUE-MARDRUS.

Malgré ses excuses, certains membres de la Société n'oublièrent pas son article « sarcastique » ... Pour preuve, dans ce même numéro, était reproduite la conférence de M. P. Riols, professeur spécial d'Horticulture, consacrée aux Plantes vertes d'appartement. En regard du thème abordé, on ne s'étonnera pas qu'il ait fait allusion à l'écrit de Lucie Delarue- Mardrus... En 1938, A. Mompert s'en souvenait encore. Dans sa causerie sur La Plante et la fleur dans la maison, il y va de sa petite remarque perfide : « l'araucaria si léger et si élégant même sans son inséparable ruban rouge ou rose, dont il est souvent paré, ce qui ne manquerait pas de vous valoir les critiques de Mme Lucie Delarue- Mardrus ». Est-ce tout ? Non ! En 1955, soit presque un quart de siècle et une guerre mondiale après, Maurice Thirion, dans son Evolution des conceptions dans la présentation des plantes, évoquait encore «cette appréciation peu flatteuse d'un écrivain célèbre, Mme Lucie Delarue- Mardrus, sur les plantes vertes d'appartement (opinion contre laquelle d'ailleurs notre regretté Président, M. Ch. Grandjean, avait vivement réagi en son temps ».